

## L'Église, « un cercle tracé sur la terre »

Par Marie-Christine Hazaël-Massieux<sup>1</sup>

Un débat agite actuellement l'Église à propos duquel s'expriment surtout les partisans d'un « retour à l'ancien temps » qui affirment que, désormais les prêtres doivent célébrer tournés vers l'abside de nos églises, souvent « orientées » vers l'Est, c'est-à-dire vers le Christ « Soleil levant ». De leur côté, les « défenseurs » du Concile Vatican II s'offusquent du prêtre « tournant le dos au peuple ».

Nous n'entrerons pas dans la polémique qui prend de l'ampleur sur les réseaux sociaux et plus globalement sur Internet car tout y circule très vite – occasion d'une désinformation galopante. Mais nous tenterons de donner ici un éclairage, fondé dans la tradition de l'Église, de ses « Pères »<sup>2</sup> et de sa longue histoire. Par-là il s'agit d'aider à mieux saisir les significations profondes de l'Église Corps du Christ (cf. 1 Co 12), marquées dès le I<sup>er</sup> siècle, même si un parcours, parfois chaotique dans la vie de l'Église, amène à s'arrêter sur de petites choses, en oubliant l'amour de Dieu, venu trouver les hommes en son Fils. Quand nous disons qu'il est l'Alpha et l'Omega, ce n'est pas sur une ligne droite qu'il faut représenter un point initial et un point final, mais en se rappelant que notre Dieu, depuis l'origine, s'est fait « proche » de l'homme (Dt 4,7). Il fait plus encore que d'épouser nos *lignes courbes* : il se fait le centre du cercle que maladroitement, mais inéluctablement, nous formons. Dorothee de Gaza, un Père du VI<sup>e</sup> siècle, livre une image inoubliable :

« Plus on est uni au prochain, plus on est uni à Dieu. Pour que vous compreniez le sens de cette parole, je vais vous donner une image tirée des Pères. Supposez un cercle tracé sur la terre, c'est-à-dire une ligne tirée en rond avec un compas et un centre. On appelle précisément centre le milieu du cercle. Appliquez votre esprit à ce que je vous dis.

---

<sup>1</sup> Marie-Christine Hazaël-Massieux, Docteur ès-Lettres, Professeur émérite de l'Université française, est auteur de nombreux articles et ouvrages de patristique et d'histoire de l'Église, tout particulièrement du *Dictionnaire contemporain des Pères de l'Église*, paru chez Bayard en 2011 (970 pages). Après avoir été très longtemps responsable dans le catéchuménat, elle est aujourd'hui engagée activement dans l'œcuménisme et le dialogue entre les religions. Elle enseigne la patristique et la théologie des religions au Centre Jésuite de la Baume lès-Aix et à l'Institut de Science et Théologie des Religions de Marseille.

<sup>2</sup> On appelle « Pères de l'Église » des auteurs chrétiens, le plus souvent des évêques, en tout cas toujours des hommes chargés de responsabilités pastorales, qui dans les premiers siècles de l'Église, par leur prédication et par leurs écrits, ont influencé les développements de la doctrine chrétienne et contribué à la formation des chrétiens de leur époque et des siècles à venir. Voir <http://peresdeleglise.free.fr>.

Imaginez que ce cercle, c'est le monde ; le centre, Dieu ; et les rayons, les différentes voies ou manières de vivre des hommes. Quand les saints, désirant approcher de Dieu, marchent vers le milieu du cercle, dans la mesure où ils pénètrent à l'intérieur, ils se rapprochent les uns des autres en même temps que de Dieu. Plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se rapprochent les uns des autres, et plus ils se rapprochent les uns des autres, plus ils s'approchent de Dieu. Et vous comprenez qu'il en est de même en sens inverse, quand on se détourne de Dieu pour se retirer vers l'extérieur : il est évident alors que, plus on s'éloigne de Dieu, plus on s'éloigne les uns des autres, et que plus on s'éloigne les uns des autres, plus on s'éloigne aussi de Dieu. Telle est la nature de la charité. » (Dorothee de Gaza : *Instructions diverses de notre saint Père Dorothee à ses disciples* VI, 77-78, in Œuvres spirituelles ; SC 92, Cerf, Paris, 2001, pp. 285-287).

## Le repas eucharistique

L'eucharistie, action de grâce envers le Dieu unique, s'achève par un *repas* dont les significations méritent d'être déployées encore et toujours. Le Seigneur s'offre gratuitement à ses fidèles dans le pain et le vin, pour leur transformation<sup>3</sup> et pour accomplir entre eux cette *communio*n qui les fait devenir *Un* (« Qu'ils soient Un [Père] comme [toi et moi] nous sommes Un » Jn 17, 21.22).

Matériellement, lors de la messe dominicale, surtout quand les assemblées sont nombreuses et que l'église n'a pas été conçue pour cela, il n'est généralement pas possible de se placer tous ensemble en cercle autour de l'Autel, pour manifester que l'Autel symbolise le Christ : il est aussi le prêtre et la victime quand on parle de « sacrifice eucharistique » (mais ce « sacrifice » est bien différent, nous le verrons ci-dessous, des sacrifices sanglants de l'Ancien Testament). C'est par ce repas partagé que nous devenons tous ensemble plus parfaitement « Corps du Christ ». En nous rapprochant les uns des autres, nous nous rapprochons de Dieu. C'est bien pourquoi, Dieu choisit de se rapprocher de nous pour nous rapprocher les uns des autres, réduisant la longueur des rayons du cercle ; il fait lui-même le chemin pour nous rejoindre – et il n'est plus question alors d'abside ou d'Orient lointain quand le Christ *se fait tout à tous* (1 Co 15, 28).

Le débat sur la position du ministre par rapport au peuple est complexe et déjà ancien dans l'Église des Temps modernes<sup>4</sup>. Il se retrouve à peu près dans toutes les confessions

---

<sup>3</sup> De fait, la question centrale du « Corps du Christ » dans l'Antiquité chrétienne passait bien avant le souci de la posture du célébrant : question « moderne ». C'est ainsi qu'Augustin disait au IVe siècle : « ... si vous êtes le corps et les membres du Christ, n'est-ce pas votre emblème qui est placé sur la table sacrée, votre emblème que vous recevez, à votre emblème que vous répondez *Amen*, réponse qui témoigne de votre adhésion? On te dit : Voici le corps du Christ. *Amen*, réponds-tu. Pour rendre vraie ta réponse, sois membre de ce corps. » (*Sermon 272 Pour le jour de la Pentecôte* (VI) : « Sur l'eucharistie »).

<sup>4</sup> Il ne se posait pas quand les premiers chrétiens « rompaient le pain » dans leurs maisons (cf. les témoignages des Actes des Apôtres, ceux des Pères apostoliques, *La Didachè*, par exemple), et bien au-delà, quand la notion de repas, a cédé la place au thème du « sacrifice » auquel alors le peuple « assistait », parfois même sans plus « communier » - au cours du Moyen Âge tardif.

chrétiennes. Chez les catholiques, on est passé en grande partie, avec le Concile Vatican II, du ministre dos au peuple au ministre tourné vers le peuple, du célébrant officiant devant un autel souvent collé au mur du fond d'une chapelle ou au mur d'abside dans le cas de la nef principale<sup>5</sup>, au célébrant visible de tous lors des gestes majeurs de l'eucharistie (offertoire, consécration, préparation de la communion...). Chez certains luthériens, le peuple et le ministre peuvent parfois, tournés ensemble vers Dieu, demander pardon et tourner leur louange vers Dieu (vers l'Orient si l'église est correctement *orientée*) - mais le ministre s'étant alors déplacé et installé en quelque sorte au milieu du peuple. Chez les réformés le plus souvent, les fidèles et le célébrant installés en cercle autour de la table de communion, figurent le repas auquel tous également participent. Cette disposition se rencontre aussi parfois chez les catholiques : lorsque le peuple réuni n'est pas trop nombreux, les célébrants peuvent inviter les fidèles à monter les marches du chœur et à se placer en rond autour de l'autel pour les prières avant la communion et pour celle-ci. Il faut aussi que les dimensions du chœur soient suffisantes pour permettre un mouvement harmonieux figurant partage et communion – ce qui n'est pas imaginable dans la plupart des églises paroissiales où l'assemblée ne tiendrait pas dans le chœur.

C'est donc bien cette question avec ses significations diverses que l'on voit ici rejaillir derrière la question de la posture du prêtre. Il ne s'agit pas tant pour lui d'être le « cœur », quel que soit le *lieu* que ses yeux regardent, mais d'être « positionné » de façon à faire apparaître le cercle (toujours ouvert) dont le centre ne peut être que Dieu. Dieu est désormais « au milieu de nous », dès lors que deux se réunissent pour prier. C'est ce que nous a appris ce Christ qui s'est fait *serviteur* pour que nous aussi nous nous lavions les pieds les uns aux autres, et qui nous certifie : « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20).

Avec le Christ, mort et ressuscité, rien n'est plus comme avant. Les « sacrifices » sanglants de l'Ancienne Alliance, alors même qu'ils étaient tolérés<sup>6</sup> (car Dieu n'est jamais un tyran et use de patience envers l'homme) sont maintenant transfigurés : c'est désormais tous ensemble, vrai Corps du Christ, que nous recevons le sens de l'eucharistie et de ces gestes que Jésus a initiés pour ses disciples à la Cène. Le débat classique sur l'eucharistie sacrifice ou repas n'a plus de raison d'être car le « prêtre » véritable, en même temps que la victime, c'est le Christ, qui est aussi l'Autel du sacrifice. Mais comme il n'y a plus de mort (cf. Ap 21, 4), c'est dans cette offrande nouvelle que s'exprime le don venu de Dieu, donné par lui pour marquer notre communion et l'inscrire dans notre chair : tous les hommes sont appelés désormais au salut en Dieu, et pas seulement un peuple choisi ; par l'eucharistie la résurrection est déjà commencée : nous nous relevons avec le Christ pour la vie nouvelle.

---

<sup>5</sup> Le peuple alors très éloigné et séparé largement du célébrant en fonction de la dimension du chœur, ne pouvait ni voir les gestes ni même souvent entendre les paroles prononcées par lui.

<sup>6</sup> L'homme a pris lentement conscience que Dieu ne voulait « ni sacrifice ni holocauste » – ce que rappelle la lettre aux Hébreux (10, 6-7), en référence notamment au Psaume 39, 7-8.

Si déjà, dès l’Ancien Testament, Dieu protestait par la voix de ses prophètes (Am 5, 21 ; Is 1, 11, etc.) « je hais vos sacrifices », par le don total réalisé en Jésus-Christ qui s’est offert comme victime expiatoire, une fois pour toutes, pour le salut de tous, le repas partagé est fondamentalement marqué par la joie du don et de la fête ; il est remerciement et action de grâce pour tant d’amour donné gratuitement. Le Christ ressuscité est désormais au milieu de nous – ce que symbolise l’autel qui n’est plus placé contre le mur d’abside ou le mur d’une chapelle, mais placé au cœur de la célébration autant que l’environnement matériel peut permettre de le manifester. Le Christ, à la fois prêtre, victime et table du repas, visible de tous, nous fait ainsi grandir par le don renouvelé de son corps et de son sang, sous les espèces ordinaires du pain et du vin.

### **Signification et rôle du peuple de Dieu et du ministre ou serviteur**

Précisons déjà que le sens du mot « ministre » est bien celui de serviteur (« *diaconos* » en grec, « *minister* » en latin<sup>7</sup>). Ajoutons que, depuis Vatican II, a été rappelée la place du peuple de Dieu dans l’Église et dans toute célébration. Cette place est évoquée en premier lieu dans *Lumen Gentium (Constitution sur l’Église)*, sitôt après l’introduction, et avant que ne soit spécifié le rôle des « serviteurs » (hiérarchie des évêques, prêtres et *diacres* divers – ce dernier mot étant directement tiré de « *diaconos* » cité plus haut). La célébration n’a tout son sens que du fait de la présence du peuple qui doit être obligatoirement représenté, même quand le nombre des participants au repas du Christ est peu important. On est heureusement maintenant loin du temps où, dans le petit matin blême, un prêtre solitaire s’efforçait de trouver un enfant de chœur pour *assister* à sa messe quotidienne et la servir, tenant lieu alors du « peuple » absent quand de nombreuses messes se déroulaient dans des églises désertes à cette heure matinale, et que chaque prêtre s’efforçait de dire rapidement sa messe quotidienne obligatoire.

L’évêque, et par là-même le prêtre qu’il ordonne, sont *serviteurs* de la sainteté des fidèles, sans s’exclure pour autant du « troupeau » de tous ceux qui sont appelés à « être parfaits » comme le Père céleste est parfait – ce terme de perfection ne renvoyant pas à la vie morale parfaite, comme on l’a trop souvent laissé entendre, mais à la plus grande conformation possible du croyant à Dieu, dans tous les instants de sa vie. Ainsi, il devient plus « humain », plus véritablement « homme », à l’image du « vrai Homme », en se laissant modeler, *configurer* comme visage du Christ pour nos frères qui ne le connaissent pas.

Grégoire de Nazianze (v. 330-v. 390) rapporte ce mystère du Verbe incarné, signifiant par là tout le prix de Dieu se faisant homme :

« Le Verbe de Dieu qui est éternel, invisible, incompréhensible, incorporel, principe né du principe, lumière née de la lumière, source de la vie et de l’immortalité, empreinte exacte du premier modèle, marque ineffaçable, ressemblance identique du Père,

---

<sup>7</sup> *Minister*, construit à partir de *minus* « plus petit, inférieur », s’oppose d’ailleurs à *magister* qui a donné « maître » !

intention et pensée de celui-ci, progresse vers son image. Il prend chair pour sauver la chair, il s'unit à une âme raisonnable pour sauver mon âme ; il veut purifier le semblable par le semblable et il devient totalement homme, sauf en ce qui concerne le péché. [...] Lui qui enrichit les autres s'appauvrit, car il adopte la pauvreté de ma chair pour que moi je m'enrichisse de sa divinité. Lui qui est plénitude s'anéantit, il se dépouille de sa propre gloire pour un peu de temps, afin que moi, je participe à sa plénitude. » (Grégoire de Nazianze, *Homélie pour la Pâque* (Hom. 45), 9.22.26.28).

Augustin d'Hippone (354-430), quant à lui, explicite clairement la difficile *vocation*, de l'évêque<sup>8</sup>, à la fois pasteur et membre du troupeau. Il est bon de rappeler ici ces phrases d'Augustin, qui sont d'ailleurs citées dans *Lumen Gentium* au n° 32, pour rappeler que l'évêque ou le prêtre qui célèbre n'est pas le Christ, même s'il refait ses gestes et prononce ses paroles au moment de la « consécration », et qu'il est lui aussi, comme baptisé, membre du troupeau qu'est l'Église. L'évêque d'Hippone au IV<sup>e</sup> siècle disait dans son sermon 340 :

« Si ce que je suis pour vous m'épouvante, ce que je suis avec vous me rassure. Pour vous en effet, je suis l'évêque ; avec vous je suis un chrétien. Évêque, c'est le titre d'une charge qu'on assume ; chrétien, c'est le nom de la grâce (qu'on reçoit). Titre périlleux, nom salutaire ».

De nombreuses autres citations de ce grand Père et Docteur de l'Église disent en divers lieux et de diverses façons la même chose :

« Frères, nous vous gardons en vertu du service qui est le nôtre ; mais nous voulons être gardés avec vous. À votre égard nous sommes comme des bergers, mais avec vous nous sommes des brebis ; à votre égard, du haut de cette estrade, nous sommes comme des enseignants ; mais sous cet unique Maître, à cette école, avec vous nous sommes des condisciples » (*Commentaire sur le Psaume 126, 3*<sup>9</sup>).

## Postures et gestes symboliques

Le mot *symbolon* en grec, qui a donné « symbole » en français, désigne les deux parties d'un objet (une poterie, par exemple) que se sont partagé deux personnes qui par là se découvriront, se reconnaîtront. Chacune garde une partie comme marque qu'elle est bien celle qu'on attend, que l'on peut lui faire confiance, que l'on peut croire en elle. On sait que celui qui détient la partie qui manque à l'objet détenu par l'autre est *fiable*. Par-là le symbole est prévision d'une rencontre, annonce et signe de la reconnaissance qu'il va permettre. Bien

<sup>8</sup> Il n'imaginait pas devenir évêque ou même prêtre, mais l'*appel* l'a atteint alors même qu'il rêvait de mener une vie de moine, priant et cherchant Dieu dans la solitude avec des frères bien choisis.

<sup>9</sup> Ce commentaire serait à lire entièrement. Voir par exemple : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/psaumes/ps119a130/ps126.htm>.

beau mot, donc, quand on évoque les divers « symboles » et leur rôle dans la foi de l'Église : *gestes ou paroles symboliques, symboles de la foi...*<sup>10</sup>

En ce sens les gestes et les postures adoptées dans la célébration eucharistique sont *symboliques* : elles permettent à l'homme et à Dieu de *se reconnaître et de croire l'un en l'autre*. Mais Dieu croit toujours en l'homme quand l'homme parfois l'ignore. Et c'est plutôt l'homme qui est en recherche de symboles pour dire sa foi et son amour car le symbole peut faire passer des sens plus grands que les mots ordinaires, ou les mots usés (qui ne signifient souvent plus rien pour des personnes prises dans une autre culture).

En fonction des époques et des sociétés, les symboles peuvent aussi changer : leur sens pour l'homme tient souvent à leur signification mise en mots dans une époque ou une société donnée, et Dieu dans sa tendresse est toujours prêt à se contenter de ce que l'homme lui propose comme *morceau symbolique*, dès lors qu'il tient compte de son frère. Parfois, pour l'homme, il peut être bon de mettre l'accent sur d'autres valeurs, d'autres significations quand l'ensemble de ceux qui sont concernés ne peuvent plus saisir la valeur d'un geste, ou de paroles tirées d'une autre langue. Quand on en change, quand on met l'accent sur un nouveau symbole, la *validité* de l'eucharistie n'est pas pour autant mise en cause, car les cultures et les formes d'expression qu'elles requièrent sont variées, comme sont différents les hommes qui manifestent leur foi.

Précisément du fait de différences culturelles (autres temps, autres lieux, autres mœurs...), on est amené à chaque moment de la vie de l'Église comme Corps à préférer certains signes symboliques et à en écarter d'autres qui ne sont pas ou plus compris. L'Église assemblée ne peut d'ailleurs pas célébrer partout de l'exacte même façon, avec les mêmes paroles, quand des confusions ou des incompréhensions difficilement susceptibles de parades, se manifestent avec les changements de langues et de cultures. Toutefois, certains symboles qui ont fait leurs preuves dans les tout premiers temps de l'Église, et d'abord dans la bouche et dans la main de Jésus, doivent être privilégiés parce qu'ils sont simples, « naturels », c'est-à-dire en lien avec la nature : le feu (qui brûle, éclaire, chauffe...), l'eau (qui désaltère, lave, rafraîchit, ...), la maison (qui abrite, qui est assemblage de pierres, qui est construite de mains d'hommes...), etc. De tels symboles correspondent à une expérience vécue par tous ; par là ils peuvent constituer, sans erreurs, des « signes de reconnaissance » magnifiques. Ce sont d'ailleurs ceux que Dieu a toujours choisis dans sa relation à l'homme, et que l'on trouve partout dans l'Ancien Testament.

C'est pour cette raison que le Concile Vatican II, tout en ouvrant à des adaptations possibles, a souhaité attirer l'attention, en particulier dans la préparation des rituels, sur certaines significations fondamentales que la tradition la plus ancienne a retenues (premiers siècles de l'Église, dont les Pères nous ont laissé de multiples témoignages), et qu'elle a

---

<sup>10</sup> Ces précisions sont importantes car souvent aujourd'hui le mot « symbole » est utilisé en français pour désigner en quelque sorte un « semblant », « très peu » : « Veux-tu de la sauce, du sel ? » - « Juste un symbole, le plat est bien assaisonné » !

légues à l'Église toute entière. Ainsi en est-il de certaines « prières eucharistiques » reprises de celles qui étaient en usage dans la bouche même de nos Pères, de certains gestes retrouvés aujourd'hui tels que la communion dans la main et sous les deux espèces, après plusieurs siècles d'oubli, au cours des difficiles périodes du bas Moyen Âge, ou même de la Renaissance. À cette époque de la fondation des universités, les développements théologiques, la scolastique, sans doute souvent fructueux pour leur doctrine, n'étaient guère accessibles en tant que débats d'idées pour les prêtres et les fidèles éloignés des villes : il est compréhensible qu'au nom d'une recherche de sens perdus, l'Église en sa hiérarchie (cf. le Concile de Trente) ait offert des parades émanant d'intellectuels : on cherchait surtout alors à « canaliser » des croyants, et des prêtres, peu formés, qui produisaient de médiocres « caricatures » face à des éléments dont ils ne saisissaient pas toujours le sens.

Mais aujourd'hui, alors que la culture intellectuelle croît dans le peuple, et que les connaissances historiques, la mise au contact plus généralisée de tous avec les textes des Pères de l'Église ont progressivement fait découvrir les premiers siècles de l'Église et ses immenses richesses, celles-ci deviennent accessibles pour tout le peuple (c'est-à-dire en dehors du cadre des universités médiévales où l'on discutait du bien-fondé de telle ou telle « forme »). On peut mieux saisir maintenant (et c'est ce qu'a fait le Concile Vatican II) que les symboles mis en œuvre par nos Pères dans la foi, développés, expliqués par eux alors même qu'ils construisaient l'Église à partir de leurs lectures et méditations des textes bibliques, sont simples, proches de la nature, et parlants pour tous. Les Pères avaient l'habitude des prédications au sein de peuples bien ancrés dans leur culture populaire à qui il fallait s'adresser simplement, et proposer des symboles de tous les jours (comme le faisait déjà Jésus avec ses paraboles)... L'Église a pu ainsi, en élaborant les rituels dans les années suivant le Concile Vatican II, étendre ses recherches vers des caractéristiques, de toujours à toujours, et par là plus immédiatement accessibles à tous.

Ainsi, même si les chrétiens les plus cultivés et les plus actifs savent encore que l'on parle du Christ comme « soleil levant », que de ce fait le bâtiment église est chaque fois que c'est architecturalement et matériellement possible *orienté*, c'est-à-dire « tourné vers l'Est », vers l'Orient<sup>11</sup> précisément (ce n'est d'ailleurs pas le cas de St-Pierre de Rome), on est généralement plus sensible à la notion de « présence du Christ au milieu de son peuple assemblé ». Si l'on *attend* toujours son « retour », c'est en sachant toutefois qu'il est *déjà là*, présent en son Esprit, et que celui-ci nous habite et nous fait avancer vers le Père, en nous aidant à « refléter », comme en un miroir (2 Co 3, 18), la gloire de Dieu, en nous permettant d'être *son visage* pour nos frères.

Quand le bâtiment église est orienté vers l'Est, cela ne veut pas dire qu'à l'intérieur de l'église, le peuple et les célébrants doivent être prioritairement tournés vers l'abside, se

---

<sup>11</sup> C'est du mot « orient » que vient le verbe « orienter » dont le sens premier est « diriger vers l'Orient ».

présentant alors le dos les uns aux autres : il n'en est pas des hommes comme d'un bâtiment et quand nous regardons nos frères, c'est alors que nous voyons le visage de Dieu.

## Pain et hostie

On peut évoquer d'autres gestes dont la signification véritable n'est plus claire aujourd'hui pour beaucoup, tandis que, de plus en plus, les jeunes générations préfèrent recevoir l'hostie<sup>12</sup> dans la bouche<sup>13</sup>, croyant par là marquer plus clairement leur « identité » chrétienne en étant fidèles à cette tradition. Or, il s'agit là d'une façon de procéder très tardive dans l'Église, absolument pas originelle. On a commencé à la pratiquer dans une période de relative décadence, entre les XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, en même temps qu'on retirait aux fidèles la communion au vin consacré. La « communion » était largement abandonnée par le peuple, même quand il assistait encore à la messe. C'est à ce moment-là qu'on a dû lui *commander* de la recevoir au moins une fois par an (d'où la tradition de « faire ses Pâques »). Peu et mal pratiquée par des chrétiens qui ne comprenaient plus les gestes qu'ils accomplissaient, les prêtres ont imaginé de leur déposer l'hostie sur la langue pour éviter toute « profanation », ou des actes de magie avec le pain consacré. Il est important pourtant de rappeler les propos de nos Pères de l'Église qui, comme Cyrille de Jérusalem au IV<sup>e</sup> siècle, précisent aux catéchumènes :

« Quand donc tu approches, ne t'avance pas en tendant la paume des mains, ni les doigts écartés<sup>14</sup>. Mais puisque sur ta main droite va se poser le Roi, fais lui un trône de ta gauche ; dans le creux de ta main, reçois le corps du Christ, et réponds : « Amen. » Après avoir avec attention sanctifié tes yeux par le contact du saint corps, prends-le et veille à n'en rien laisser perdre. [...] Ensuite, quand tu as communié au corps du Christ, avance-toi aussi vers la coupe de son sang. Ne tends pas les mains, incline-toi, dis par manière d'adoration respectueuse : « Amen », et sois sanctifié par la réception du sang du Christ. Et tandis que l'humidité du sang est encore sur tes lèvres, recueille-la de tes mains, et sanctifie tes yeux, ton front, et tes autres sens. Puis, en attendant l'oraison [postcommunion], rends grâce à Dieu qui t'a admis à de si hauts mystères. » (Catéchèse

---

<sup>12</sup> Ce n'est que vers le XI<sup>e</sup> siècle que s'est généralisé en Occident le remplacement du pain ordinaire par le pain sans levain (pain azyme). Les significations premières (repas partagé) ont ainsi été un peu gommées pour le peuple non cultivé, et les significations symboliques ont changé (pour des raisons très matérielles et pratiques au départ : moins ou pas de miettes, plus grande rapidité possible de la « distribution », etc.). Mais ce repas « rapide » et moins « consistant » - quand on voulait ou pouvait le présenter ainsi - évoquait alors explicitement le repas des Hébreux quittant dans la précipitation leurs maisons en Égypte en ce jour mémorable devenu la Pâque juive : jour pour nous aujourd'hui de la résurrection du vrai « pain de vie » (Jn 6). On voit comment le changement de la base d'un symbole peut générer d'autres sens, et chaque nouveau sens est un enrichissement pour tous, à condition qu'on puisse donner précisément les véritables significations chaque fois. Et celles-ci s'additionnent au lieu de s'opposer...

<sup>13</sup> Certains expliquent cette précaution comme une marque de « respect » - explication qui laisse pantois : tirer la langue est-il un geste plus respectueux que tendre les mains bien disposées pour recevoir le don qui est fait ?

<sup>14</sup> Cyrille n'imagine même pas la langue tirée !



XXIII, 5<sup>e</sup> Catéchèse mystagogique, 21-22, in Cyrille de Jérusalem, *Les catéchèses*, « Les Pères dans la foi », n° 53-54 pp. 345).

## Sacré et sainteté

On voit par là même qu'il y a de nombreuses confusions dans l'Église lorsqu'il s'agit de parler de sainteté et de « sacré », liées à un vieux fonds de paganisme : dans l'antiquité polythéiste, les dieux étaient éloignés des hommes et passaient pour indifférents, inspirant surtout la peur. Celui qui est « saint » en grec (*hagios*) comme celui qui l'est en hébreu (*qadoch*), c'est d'abord Dieu et tout ce qui se rapporte à lui. Ces termes marquent aussi la distance, la *séparation* de « l'objet sacré » qui inspire la peur et suscite l'éloignement : on en trouve de nombreux exemples dans l'Ancien Testament. Mais, dans l'ensemble des livres qui le composent, on assiste aussi à la découverte progressive de la « proximité » de Dieu et l'émerveillement du peuple hébreu qui la découvre (cf. en particulier Dt 4, 7, mais aussi de très nombreux textes des prophètes qui vont en ce sens). Dans cette ligne, le Nouveau Testament marque une évolution importante et définitive par rapport à une sainteté de séparation et un « sacré » qui éloigne et fait peur<sup>15</sup>.

Dans ces conditions, l'usage du mot « saint » chez Paul est très significatif. La lettre aux Éphésiens commence : « Paul, apôtre du Christ Jésus, par la volonté de Dieu, aux saints et fidèles dans le Christ Jésus » (Ep 1, 1). Paul continue dans l'Épître aux Colossiens : « Vous donc, les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience. » (Col 3, 12). Il ne fait là que manifester ce qui est une constante de ces premiers temps de l'Église. On peut signaler comme autre exemple ce passage des Actes où il est dit : « Pierre, qui passait partout, descendit également chez les saints qui habitaient Lydda. » (Ac 9, 32).

Ainsi, les écrivains des premiers siècles de l'Église appliquent le mot de *saints* certes à des *vivants*, mais surtout à des hommes et des femmes de tous les jours – non pas à des êtres *mis à part*, mais à tous ceux qui ont *reconnu* l'appel du Christ, selon une compréhension très profonde du message du Christ : il n'y a plus « ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus. » (Ga 3, 28) ; ou encore : « Aussi bien est-ce en un seul Esprit que nous tous avons été baptisés en un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres, et tous nous avons été abreuvés d'un seul

---

<sup>15</sup> Parmi les « découvertes » de la douceur et de la proximité de Dieu, on pense bien entendu à la rencontre d'Élie avec Dieu à l'Horeb (1 Rois, 19) : Dieu n'est pas dans l'ouragan, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu, mais « dans le murmure d'une brise légère » ou « une voix de fin silence », selon la traduction retenue. Et on voit se multiplier, tout au long de l'Ancien Testament, les expériences à travers lesquelles l'homme découvre peu à peu que Dieu est pour lui Père et Mère. On se contentera pour le Nouveau Testament d'une seule citation de Paul, mais les quatre évangiles ne cessent de mettre en avant cette proximité de Dieu : « Vous n'avez pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur ; mais vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils ; et c'est en lui que nous crions « Abba ! » c'est-à-dire : « Père ! C'est donc l'Esprit Saint lui-même qui atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Rm 8, 15-16, traduction liturgique).

Esprit » (1 Co 12, 13). Il n'y a plus un peuple « séparé », mais des *frères* dans le Seigneur à qui, jusqu'aux extrémités de la terre, le message du Christ doit être porté<sup>16</sup>.

Si les hommes dans un premier temps, face au sacré « antique », ont le plus souvent la volonté de se tenir à distance de Dieu, lui s'est fait proche de l'homme, prenant une chair d'homme, se faisant homme, et vivant en tout comme un homme, *excepté le péché*, et c'est là le signe ultime et décisif pour nous de cette proximité de Dieu. On ne peut manquer de s'interroger sur les précautions appuyées de certains pratiquants aujourd'hui, ou même de certains ministres occasionnels de l'eucharistie (parmi eux certains séminaristes, *acolytes* d'un jour qui aident à donner la communion), réticents à « toucher » le pain consacré.

Le Pape François explique dans la *Joie de l'Évangile* (169) comment c'est d'abord devant « la terre sacrée de l'autre » que nous devons ôter nos sandales aujourd'hui (allusion à Ex 3, 5). Et l'Évangile de Matthieu précise clairement que c'est en accueillant les plus petits et les plus pauvres, en leur donnant à manger et à boire, en les visitant quand ils sont malades ou prisonniers que l'on accueille le Christ (Mt 25, 31-48). Respecter Dieu c'est d'abord aimer nos frères qu'il respecte, lui, à tel point qu'il s'est fait l'un d'eux pour nous permettre de l'accueillir. Ce n'est pas en accomplissant les gestes d'une étiquette figée, inspirée par les rites monarchiques dont Dieu n'a que faire, que nous respectons Dieu, mais c'est en *aimant* notre frère comme Lui, Dieu, nous a aimés : c'est de notre amour que Dieu a soif, comme Jésus a soif de l'amour de la Samaritaine (Jn 4).

### **Quelques remarques sur le « nouveau missel »**

Dans le cadre encore des expressions et formulations, on peut souligner les difficultés rencontrées avec la nouvelle traduction du missel demandée par Rome aux Églises francophones. C'est bien là une question délicate et qui choque tout spécialiste de la traduction quand on affirme que le texte doit revenir à une « traduction littérale » du texte latin rédigé par Rome, alors même que les mots et expressions adoptées depuis le Concile Vatican II, ont amené à faire des choix linguistiques, d'ailleurs stables aujourd'hui et déjà largement mémorisés par les fidèles laïcs eux-mêmes. Ces formulations, qui ne sont pas toujours « traduction littérale », sont porteuses de sens, même si l'on peut encore concevoir des évolutions, dans certains cas, pour des textes encore plus signifiants au regard de la tradition... *toute la tradition*.

Il est certain que cet accroissement du sens que l'on peut et doit toujours rechercher dans la liturgie ne peut être trouvé dans un retour à une médiocre traduction littérale. Les concepts, les réalités nommées, les significations déployées dans un environnement spécifique et dans des cultures différentes (en l'occurrence, pour ce qui nous intéresse ici, francophones), doivent résonner, pour le peuple qui les reçoit, dans ce nouveau contexte d'emploi, en de multiples harmoniques toujours plus riches. Il s'agit bien de dire le sens

---

<sup>16</sup> Cf. M.C. Hazaël-Massieux, 2011, *Dictionnaire contemporain des Pères de l'Église*, article « Saint et Sainteté », Bayard, pp. 750-751.

profond de la relation de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu, en soulignant les rapports, redéfinis à Vatican II, de l'Église et du monde. Il n'est pas innocent de vouloir remplacer l'invitation à prier actuellement en usage pour achever la prière sur les offrandes<sup>17</sup>

- « Prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice de toute l'Église,  
- R. Pour la gloire de Dieu et le salut du monde » (prière actuelle)

par

- « Priez, mes frères, pour que mon sacrifice qui est aussi le vôtre soit agréable à Dieu le Père tout-puissant.  
- Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice pour la louange et la gloire de son nom, pour notre bien et celui de toute sa sainte Église. » (« re-traduction » du Missel proposée par Rome pour remplacer la précédente).

Il faudrait commenter ici les différences considérables entre ces deux versions. On soulignera seulement déjà que, dans « Prions ensemble... », le prêtre prie avec les fidèles, se met au sein du troupeau qu'évoquait Augustin pour s'adresser aussi à Dieu, tandis que dans la formule latine traduite littéralement pour ce « nouveau » Missel (pas encore paru), le prêtre inviterait seulement le peuple à prier. On peut encore souligner, au-delà d'un vocabulaire bien difficile qui produit en plus un texte très long, ce choix de ne plus prier pour « la gloire de Dieu et le salut du monde », mais de préférer, « la louange et la gloire du nom [de Dieu], et pour « notre bien » (propre) ainsi que « celui de toute sa sainte Église » - en abandonnant à leur sort tous nos frères du monde qui ne sont pas officiellement dans l'Église... Est-on décidé à ne plus demander à Dieu leur salut ?

Il n'est pas non plus heureux d'insister pour que le si beau mot de « coupe », qui est utilisé pour signifier la « fête » du repas pascal en Dieu, renouvelée à chaque eucharistie, soit remplacé par « calice » un mot ancien, qui ne veut plus rien dire pour nos contemporains ; le mot de *coupe*, même si les membres de l'assemblée ne sont pas tous grands clercs en théologie et en sacramentaire, résonne en évoquant ce qu'ils célèbrent et vivent dans les rencontres familiales et amicales où l'on tient à marquer un événement heureux, le moment de retrouvailles avec une « coupe » de vin ou de champagne. Nous n'aurons pas l'audace d'ajouter que le mot « calice » est devenu un juron violent au Québec et qu'il n'est pas pensable de prononcer ce mot (« le calice de mon sang » au lieu de « la coupe de mon sang ») au moment de la consécration du vin.

La fidélité dans le domaine de la traduction n'implique pas la littéralité, mais bien plus souvent l'adaptation. Si l'on ne tient pas compte du contexte, des situations différentes dans lesquelles opère la langue-cible (en l'occurrence le français), on risque, avec les « calques » de

---

<sup>17</sup> La prière qu'autrefois on appelait « l'Orate fratres », la nommant par son début : « Priez, mes frères,... ».

la langue-source (le latin contemporain !), imposés partout, de ne plus servir l'unité du peuple de Dieu dans sa diversité<sup>18</sup>.

Les Pères de l'Église, déjà, sous des formes multiples et variées, mais toujours en cherchant à *dire le sens*, nous ont légué des témoignages magnifiques et des prières encore parlantes aujourd'hui, parmi lesquelles il n'y a aucun inconvénient à puiser. Il n'est plus possible de méconnaître cette tradition, dont d'ailleurs le missel depuis Vatican II, actuellement en usage, a tenté de s'inspirer au mieux. Faut-il en changer pour être simplement plus conforme au texte latin ?

Pour conclure, on rappellera que le peuple de Dieu en son entier, bigarré et divers, composé de clercs et de laïcs, est souvent sensible à ces propos des Pères de l'Église. Les récentes précisions concernant le « *sensus fidei* » sont une invitation à dépasser des réactions spontanées pour rencontrer la réalité d'une Église croyante et emplie d'espérance et de charité. Toute l'Église est invitée, dans ce beau texte de la Commission Théologique internationale, *Le Sensus Fidei dans la vie de l'Église* (2014), à se mettre « à l'écoute du *Sensus fidelium* » (74) – ce « sens de la foi » concerne tous les croyants (clercs ou laïcs) :

« En matière de foi, les baptisés ne peuvent être passifs. Ils ont reçu l'Esprit et, en tant que membres du corps du Seigneur, ils sont dotés de dons et de charismes « utiles au renouvellement et au développement de l'Église », en sorte que le magistère se doit d'être attentif au *sensus fidelium*, qui est la voix vivante du peuple de Dieu. Les baptisés ont non seulement le droit d'être entendus, mais leurs réactions à ce qui est proposé comme appartenant à la foi des Apôtres doivent être prises avec le plus grand sérieux, parce que c'est par l'Église tout entière que la foi apostolique est portée dans la puissance de l'Esprit. Le magistère n'en a pas la responsabilité exclusive. Celui-ci doit donc se référer au sens de la foi de l'Église tout entière. Le *sensus fidelium* peut s'avérer un facteur important dans le développement de la doctrine, et il s'ensuit que le magistère a besoin de moyens par lesquels consulter les fidèles. »

Le pape François parle bien (avec les mots simples qui le caractérisent) du « flair » des chrétiens pour les choses de Dieu. Il écrit par exemple :

---

<sup>18</sup> En allant plus loin, nous avons pu écrire ailleurs, à propos de la nécessité de la traduction de la Bible dans toutes les langues : « Ce n'est pas en restreignant le sens de la Parole de Dieu à une tradition unique, marquée et fixée, que l'on peut s'ouvrir à l'immensité du mystère de Dieu. Bien au contraire, c'est avec l'ensemble des lectures données par les différents hommes de différentes cultures, que l'on peut espérer comprendre une parcelle de l'infini de Dieu qui, par son Fils, a voulu se révéler à tous les hommes et non pas seulement à un peuple d'une seule culture. L'annonce de la bonne nouvelle aux païens par saint Paul supposait dès l'origine des adaptations rituelles, des expressions nouvelles, et a ouvert la voie à ce qui anime l'Église tout au long de son histoire : s'efforcer de dire Dieu dans toutes les langues de la terre. » (M.C. Hazaël-Massieux, 2000 : « 'Allez donc, de toutes les nations faites des disciples'. À propos de la traduction de la Bible en créole », in *Pierre d'Angle*, n° 6, 2000, pp. 85-108).

« Dans tous les baptisés, du premier au dernier, agit la force sanctificatrice de l'Esprit qui incite à évangéliser. Le Peuple de Dieu est saint à cause de cette onction qui le rend *infaillible (in credendo)*. Cela signifie que quand il croit il ne se trompe pas, même s'il ne trouve pas les paroles pour exprimer sa foi. L'Esprit le guide dans la vérité et le conduit au salut [voir Concile œcuménique Vatican II, *Constitution dogmatique sur l'Église – Lumen Gentium*, n° 12]. Comme faisant partie de son mystère d'amour pour l'humanité, Dieu dote la totalité des fidèles d'un *instinct de la foi* – le *sensus fidei* – qui les aide à discerner ce qui vient réellement de Dieu. La présence de l'Esprit donne aux chrétiens une certaine connaturalité avec les réalités divines et une sagesse qui leur permet de les comprendre de manière intuitive, même s'ils ne disposent pas des moyens appropriés pour les exprimer avec précision<sup>19</sup>. »

Malgré les difficultés que peut connaître notre Église aujourd'hui (mais elle en a connu au moins d'aussi grandes dans les siècles passés), nous croirons encore longtemps en la « force sanctificatrice de l'Esprit » ; nous sommes assurés que le Christ est au milieu de nous, au centre de son Église – cette Église qui est un cercle vaste comme le monde !

---

<sup>19</sup> Exhortation apostolique, *La Joie de l'Évangile*, n° 119.